

Jacqueline Vandycke

Lais se dit des terrains que les eaux de mer ou de rivière laissent à découvert en se retirant; se dit aussi de l'espace que la mer laisse à découvert à chaque marée.

Traverse désigne un chemin qui coupe.

Titre difficile traduisant la quête difficile du corps de Marie par 'je'. Mais qui est Marie? Qui est 'je'? Quels sont les personnages de ce roman — mais est-ce bien un roman? — insolite, rugueux, bouleversant?

Quatre femmes, quatre générations que notre logique reconstruit peu à peu à partir d'une chronologie bouleversée à travers des chapitres discontinus dont chacun est une séquence autonome, une scène achevée, presque un poème. Quatre corps.

Noémie est l'aïeule, elle est dure pour elle-même et pour les siennes. Mauvaise et cruelle.

Marie, sa fille — mais non, Marie n'est pas sa fille, apprenons-nous plus loin dans un balbutiement de J: 'Ma mère qui n'était pas sa fille Sa mère mourut en couches' — paiera jusqu'à la folie, l'internement et la mort, en passant par l'enfant mort-né, l'humiliation bue à chaque page, l'incessante meurtrissure du corps rompu à chaque tâche, du cœur baïllonné à chaque élan de tendresse. Du corps surtout. Car la tendresse de Marie est animale. Paiera pourquoi? Parce que 'il' un jour est entré par la porte basse et a enfoncé sans les jupes noires 'la pourriture de son sexe'. Noémie a frappé 'avec des gestes solides'; le village a frappé avec une eau bénite et glacée: 'Pour cet enfant du péché (. . .), Marie-du-nid-de-chien, il faut faire pénitence'. Marie aux jupes noires, nouée et courbée, Marie aux cheveux hagards fera pénitence.

Mais elle donnera naissance à J., autre bâtarde qui, elle, vivra dans la haine de Noémie et dans l'amour silencieux de Marie, à travers les démons épouvantables de son livre

Des Écrivaines à connaître: des livres à lire

d'Histoire Sainte, à travers ses propres cauchemars dont nous nous demandons, à la lecture, s'ils ont été vécus, rêvés ou souhaités par J.: incendie de l'église qu'elle allume froidement; meurtre de Noémie deux fois accompli, deux fois raconté; tentative de suicide de l'enfant J. qui se laisse doucement glisser dans le puits; apparition des corbeaux aux becs noirs. Ce n'est qu'à la fin du roman que nous saurons, de la plume même de J.: 'Mes nuits ont été peuplées de cauchemars.'

Enfin, il y a 'je', fille de J. *Je* est la narratrice. *Je* se donne pour mission d'écrire le récit enfoui qui parcourt le corps de J.' et, à travers lui, de dire le corps de Marie, le corps sans langue de Marie.

Autour de cet univers clos sur quatre femmes, quelques vagues silhouettes, le bouilleur de cru, le curé, les soeurs.

Un mot du lieu fera mieux saisir le thème. 'Au lieu-dit 'Le nid-de-chien', le père de Marie construit la maison en terre'. Avant d'arriver à la maison, il y a le chemin creux, souvent décrit avec un milieu, entre deux espaces ouverts, son impénétrable entremêlement de branchages, de fougères massées, avec l'argile grasse et glissante de son sol. Espace clos et ouvert, comme le corps étranger et révélé de Marie, comme le lit-clos de la maison de Marie et le lit ouvert de l'asile de Marie. Au chemin creux, à la maison, vient s'ajouter un troisième élément, le jardin: 'plutôt un champ avec beaucoup de pommiers le plus beau souvenir que je garde c'est le moment où tous ses pommiers étaient en fleurs', écrira J.

Et nous y voilà. *Le Lais de la traverse* relate la quête impossible par *je* du corps de Marie, qui s'offre et se refuse à la fois en s'anéantissant dans la vision démentielle de la destruction du chemin creux,

de la maison de Marie, dans la tuerie du jardin 'au masque de gazon'. Et ce sont les balbutiements de J., la voix de J. qui se souvient, et c'est le corps de J., trait d'union entre Marie et *je*, qui permettront à *je* d'entendre la voix de Noémie, la voix sans voix de Marie, de dire le corps étranger de Marie.

Les éléments du récit, le langage du corps de Marie, ce sont des sueurs jaunes et grises, des pieds qui glissent dans les sabots, des coups de reins, des vomissements, du sang, beaucoup de sang. Pas un rire, pas un sourire. Des caresses silencieuses de Marie à J., de J. à *je*.

'Sur le banc, à côté d'elle, J. se rapproche. Elles sont maintenant épaule contre épaule, flanc contre flanc. J. pose sa tête sur Marie. . . . J'ai posé ma tête sur les genoux de J. . . . J. pose sa main sur ma tête et commence l'interminable caresse. . . .'

Ce sont des odeurs moites, des cheveux défaits, des mains rougies, gercées, des dos meurtris. Ce sont, mêlés à ce langage des corps de Marie et de J., la vapeur épaisse et tiède de la lessive de printemps, le parfum âcre des pommes broyées, l'égouttement lent et lourd su sang du cochon égorgé, l'éclatement des morceaux de bûches sous la hache.

Les thèmes fondamentaux, rudimentaires de la vie de la femme: l'enfantement, la mort, les premières règles, le viol, les sentiments de haine, de cruauté, de tendresse, d'indifférence, d'humiliation apparaissent surtout dans les gestes et dans les regards. Beaucoup de regards et guère de mots.

Mais surtout, surtout, la singulière fascination de ce livre réside dans le ton. Complètement dédramatisée, la phrase s'impose, lente, économe, immobile. On

voudrait dire silencieuse. Aucun pathétique. Guère de métaphores. Aucun point d'exclamation. De nombreuses phrases nominales, lapidaires, un vocabulaire insolite à force de précision, des structures simples souvent réduites au moule sujet-verbe-complément-point donnent au texte une densité, un poids extraordinaires. Qu'il s'agisse de décrire une lessive ou de raconter un décès, le ton sera le même: neutre et précis.

La musique colle aux mots: 'Avec la pluie les peupliers pleuvent', le lyrisme est inhérent aux gestes simples et à la présence vivante des choses et des êtres: 'Dans les quelques touffes d'herbe s'agitent les poules d'eau et les grenouilles'.

Chaque chapitre est clos sur lui-même, autonome, structuré, achevé comme un poème et nécessaire à l'ensemble comme une pièce de puzzle. Il décrit dans une chronologie bouleversée une activité, comme la lessive ou la cueillette des cerises, un événement comme la naissance du bâtard ou une visite de J. à l'asile où est enfermée Marie. Le nom de celle-ci figure presque toujours dans la première phrase du chapitre tandis que la dernière ressemble au dernier vers d'un sonnet parnassien ou au dernier trait d'une description de Flaubert: un détail qui soudain éclaire tout le reste, une synthèse, un symbole, un écho, toujours un élément essentiel.

A mesure que l'on s'approche de la dernière page, la précision devient balbutiement, la ponctuation disparaît, les structures syntaxiques fondent sans que pour autant l'hermétisme ou le chaos viennent troubler le déroulement de la lecture.

Bref, et paradoxalement, l'émotion ressentie par le lecteur résulte sans doute de l'absence totale de charge pathétique. L'harmonie sans enflure, la sobre beauté de la langue, la densité du message, le lyrisme épuré de toute littérature font du *Lais de la traverse* un petit chef-d'oeuvre.

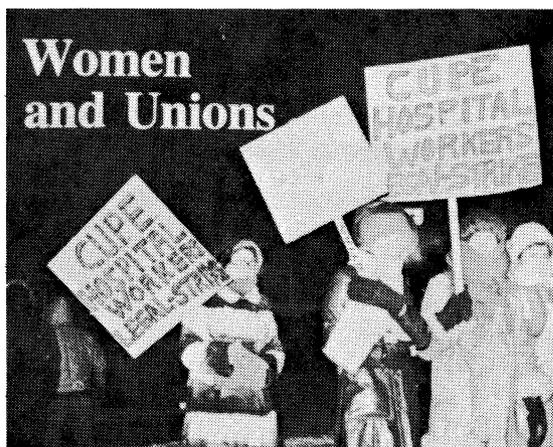
Histoires d'amour, Anne Tristan, Paris, Calman-Lévy, 1979 pp. 218.

Denise Marcoux

Avec cet essai. Anne Tristan,

“Women and Unions”
is the first book to be
published in Canada to examine this subject.
Written by sociologist Julie White, it finds that even
though unions are generally still male-dominated,
women gain through union membership. Higher
pay, better job benefits and a degree of job
protection are among the advantages won.

**More than 750,000 Canadian women now belong to
trade unions, more than one-quarter (27%) of all
working women.**



**The Canadian
Advisory Council
on the Status
of Women**

**Available in Canada through Authorized Bookstore Agents
and other bookstores or by mail from:
Canadian Government Publishing Centre
Supply and Services Canada
Hull, Québec, Canada K1A 0S9
Canada: \$2.95 Other countries: \$3.55**

animatrice du mouvement féministe, auteur — en collaboration — de *Les Femmes s'entêtent*, *Maternité esclave*, *Histoires du M.L.F.*, poursuit sa démarche sur la condition féminine. Elle ose entrer dans le Cabinet de Barbe Bleue pour comprendre le pourquoi de tout ce sang de femmes, de ces cadavres de femmes. Les femmes ne doivent plus mourir de n'être rien pour personne. Elle part donc à la recherche de l'amour perdu, qui a existé autrefois, mais qui reste encore à inventer et à trouver. Recherche certes originale, mais surtout une critique rigoureuse de l'amour malade, édifié sur la guerre entre les sexes par notre civilisation patriarcale.

L'auteur nous plonge d'abord dans le Temps 'à la recherche de l'amour perdu'. Chez les Grecs anciens, l'amour des garçons seul permet une amitié belle et durable où l'autre doit être digne d'amour parce qu'il est l'amorce terrestre de la beauté divine et doit mener vers l'idéal (16). Les deux amants associent l'amour et le bien, ils se dépassent pour donner le meilleur d'eux-mêmes, favorisant ainsi la création, l'échange des esprits. Il ne saurait être question de ce sentiment avec les femmes, considérées comme des êtres inférieurs en vigueur et en intelligence, méprisables, utiles à l'assouvissement du désir des hommes et à la procréation. L'amour est donc réservé aux hommes. Le seul rapprochement permis avec l'autre sexe est une sexualité pénétrante et procréative.

De l'Antiquité grecque au Moyen Âge français, c'est la fraternité par le sang, le compagnonnage, l'amitié noble et belle qui prédominent. Jadis tolérée, l'homosexualité mâle est maintenant condamnée par le catholicisme, ce qui permet à toute une civilisation qui ne connaît qu'un sexe de sublimer cette homosexualité latente. Ainsi, l'amitié virile devient échanges élevés qui se pratiquent entre les hommes et non entre les hommes et les femmes.

Au XI^e siècle, dans le Midi occitan, les troubadours et leurs dames ont tenté les premiers de surmonter la

séparation entre les sexes, en conciliant le désir et l'amitié mais en suivant surtout des étapes bien précises. Il faut mériter l'amour, l'approcher lentement, se remettre à niveau (la dame oublie sa classe pour aller vers celui qu'elle aime; le troubadour renonce à sa virilité, i.e. à la brutalité, au désir de domination, au mépris des femmes). Il faut surmonter la sexualité jusqu'au moment de l'épreuve qui consiste à passer une nuit ensemble où on préfère toutes les formes de la sensualité à la pénétration. L'amour devient la voie privilégiée vers l'élévation et la joie. L'amour courtois fleurit durant trois siècles puis finit par s'éteindre, vu l'impossibilité pour les amants de vivre ensemble leur amour.

Les Précieuses du XVII^e siècle reprennent la recherche des troubadours en y ajoutant les revendications féministes, en faisant apparaître l'éternelle absente, la femme. Elles furent ridiculisées à cause de leur maniérisme mais celui-ci leur servait de défense et de paravent face à la société mâle patriarcale. En effet, les Précieuses attaquaient les bases même de cette société. Elles critiquent ouvertement l'amour et le mariage représentant la servitude majeure pour les femmes. Elles opposent le célibat au mariage en termes 'd'esclavage et de liberté' (52). Elles prônent la chasteté, seul moyen de se soustraire aux assauts brutaux ne donnant pas le moindre plaisir, d'éviter les grossesses successives, de retarder la dégradation du sentiment. Comme les troubadours, elles mettent de côté la sexualité pénétrante mâle pour commencer à explorer le domaine inconnu, nié, du sentiment qu'elles appellent le Tendre.

Que reste-t-il aujourd'hui de ces essais de redéfinition de l'amour? Des fantasmes, des mythologies sur l'amour qui masquent la réalité et rendent inaptés à aimer. L'analyse de la passion et du sexe se fait en deuxième partie du livre d'Anne Tristan. L'auteur utilise, comme exemples de passion, des extraits des oeuvres de Proust, *Un Amour de Swann* et de Patricia Finally *Tropique du Valium*. Elle démontre ensuite

que les chansons populaires et le culte des idoles véhiculent la même idéologie.

'La passion est ce qu'un homme peut ressentir de plus fort pour l'idée qu'il se fait d'une femme' (68). La personnalité ou la présence de la femme importe peu. On préfère le fantasme à la réalité. Plus la femme est loin, inaccessible, plus elle est mystérieuse et plus on l'aime. On n'aime pas une femme qu'on a été conditionné à mépriser, on lui fabrique une image idéale. On souffre inévitablement: l'homme est coupé de la femme, il prétend la posséder, alors qu'il la refuse, il désire l' 'avoir'. La femme, conditionnée à se renier et à se haïr, préfère souffrir pour un homme plutôt que de ne pas en avoir un. 'L'homme prend l'initiative, il promet monts et merveilles, tant qu'il n'a pas obtenu ce qu'il voulait, et l'amour représente pour lui un piège doré, où il se fait prendre. La femme, elle, attend toujours celui qui va la faire 'femme', là est son destin' (101). Chacun est seul, prisonnier de son rôle.

Le sexe ou la libération sexuelle fait un idéal de la jouissance sexuelle à tout prix. Mais une jouissance qui prend l'autre comme objet et non comme partenaire. C'est la victoire d'un érotisme malade, basé sur la domination, l'érection et l'éjaculation d'un sexe. Les femmes ont désormais plus d'activités sexuelles du même type et en plus, elles sont libres, c'est-à-dire qu'elles appartiennent à tout homme qui désire en disposer. La libération 'sexuelle' ne libère ni les hommes ni celles qui les imitent. Par contre, elle permet à ceux et celles qui comprennent les limites d'une telle libération, une ouverture réelle sur l'autre. En déconstruisant ce qu'on a fait de l'amour, on pourra peut-être inventer et vivre un amour heureux.

Finalement, dans une troisième partie, l'auteur décrit les réalités de l'amour et recherche de nouvelles approches à l'amour. La scène de ménage qui soulage le malade quand il souffre trop mais qui ne le guérit pas résume bien comment l'amour est enfermé dans un cadre qui

l'étouffe: 'prison des rôles, incapacité de l'homme à accepter l'existence propre de sa compagne et à la regarder, complaisance de la femme qui explose passagèrement, mais ne sait pas imposer durablement ses droits' (155). Chaque homme est complice de l'oppression que les hommes font subir aux femmes, et chaque femme se résigne à accepter. Le féminisme tente de briser cette mentalité de victimes des femmes. Ce sont les opprimées elles-mêmes qui sont en mesure de prendre l'initiative d'une démarche de libération. Les hommes seront bien obligés de suivre.

Les étapes d'une telle démarche de libération consisteraient, selon l'auteur, à prendre du recul par rapport aux relations sexuelles, se questionner sur la relation de domination et de dépendance dans l'amour, envisager la chasteté ou le célibat pour voir clair, se découvrir, se rendre notre intégrité, notre intimité. Revendiquer une approche de l'autre soi-même, refuser l'équation: aimer égale souffrir. L'amour ne fait pas souffrir mais fait rire.

Histoires d'amour est un livre fort intéressant qui démontre clairement que la démarche globale du féminisme en tant que lutte politique rejoint la démarche individuelle de chaque femme d'aujourd'hui. Elle nous concerne toutes et tous. Au nom de l'amour, les pires injustices ont été commises à l'endroit des femmes. Il était temps d'ouvrir le Cabinet de Barbe-Bleue. Cette période de transition et de questionnement est certes douloureuse. Elle génère des conflits, des ruptures. Mais il faut accepter de payer ce prix afin qu'un jour jaillisse la lumière et qu'un monde nouveau surgisse, basé sur l'égalité entre les sexes. Le véritable amour sera alors possible entre les hommes et les femmes.

Non, Maman, Non Verity
Bargate, Paris,
Denoel/Gonthier, 1979 pp. 170

Denise Marcoux

Jodie est mariée à David, elle a déjà un fils Matthieu. La naissance d'un second garçon la bouleverse. Elle désirait tant avoir des filles! Elle